"Chers cahiers" (1860 - 1980)

Claire Pic et Ariane Grimm

Claire Pic et Ariane Grimm... A un peu plus d'un siècle de distance, deux jeunes filles parlent à leur journal.

Claire Pic l'appelle "mon cher cahier", "pauvre cahier", "mon cahier". Elle est née en 1848. Elle vit à Bourg-en-Bresse. Son père, médecin, est veuf. Elle a un jeune frère, René. Elle commence son journal à 14 ans, en 1862. Elle se fiance en janvier 1866, à 18 ans. Elle se mariera en 1869. Le journal est tenu de décembre 1862 à son mariage. Quatre cahiers, l'un broché, les trois autres reliés, 1030 pages manuscrites. Les extraits qui suivent m'ont été communiqués par Chantal Chaveyriat-Dumoulin, son arrière-petite-fille, qui a transcrit ce journal dans son intégralité.

Ariane Grimm a baptisé chacun des dix-sept "cahiers de mémoire" qu'elle tient depuis l'âge de dix ans. Les quatre derniers s'appellent "Banana", "Copper", "Pop-Corn", "Vanilla". Elle écrit : "Mon chéri Copper", "Mon petit Copper" et l'embrasse quand, à la dernière page, elle est obligée de le quitter. Elle est née en 1967. Elle vit à Paris. Ses parents sont divorcés. Quand elle écrit "Banana" et "Copper", en 1982, elle a quinze ans. Elle termine sa troisième au collège, puis ce sont les vacances avant l'entrée en seconde au lycée. Elle aime la moto et les mecs. Elle tient son journal jusqu'en septembre 1983, ensuite seulement des notes et des lettres. Elle meurt dans un accident de moto avec un mec en août 1985. Deux ans plus tard, sa mère publie l'essentiel des quatre derniers cahiers : Ariane Grimm, Journal intime d'une jeune fille. La Flambe, *Belfond, 1987 (puis "J'ai lu", 1988). Les extraits de "Banana" et de "Copper" sont reproduits avec son autorisation.*

Un siècle, un bon siècle, sépare Claire et Ariane, et apparemment bien d'autres choses. Quoi de commun entre la sage jeune fille de province du siècle dernier, qui médite sur "l'exil terrestre", et l'adolescente parisienne qui tantôt flambe, tantôt

sombre dans le "déses" ? Entre Claire, à la prose simple et mesurée, et Ariane qui écrit brutalement comme elle parle ?

Pourtant elles se rejoignent dans ce qu'elles attendent de leur cahier. Dans la manière dont elles lui parlent, et dont elles parlent de lui. Les extraits qu'on va lire font l'impasse sur leur histoire, sur les récits et analyses qui constituent l'essentiel du journal. Mais quelque chose d'essentiel pour nous ne se dit-il pas là, tout de même, dans ces pages qui réfléchissent à la fonction du journal, à la manière dont il aide à maîtriser et diriger sa vie, à l'écoute patiente qu'il offre, à la personne qu'il représente ?

Claire : "Ces pages blanches m'écoutent patiemment..."

Ariane : "C'est drôle, en écrivant sur the Banana, c'est comme si quelqu'un s'occupait de moi..."

(Extraits présentés et choisis par Ph. Lejeune).

Claire Pic

MON JOURNAL

En commençant mon journal, je vais d'abord clairement exposer le but que je m'y propose afin de le revoir et de ne pas l'oublier. Je ne me propose pas le moins du monde de faire un devoir de style bien poli, bien soigné, mais un compte rendu de mes impressions, de mes pensées bonnes ou mauvaises, d'autant plus franc que j'écris ce journal pour *moi seule*, et je prie instamment les personnes qui pourraient jamais le trouver de me le rendre ou de le jeter au feu sans le lire. Après tout, il ne peut être intéressant que pour *moi seule* de relire mes pensées d'autrefois, de me rappeler les petites circonstances de ma vie bien simple de jeune fille, mais je le répète, si je savais que ce journal dût être lu par quelqu'autre personne que moi *quelle qu'elle fût*, je ne le commencerais pas, et comme dans le cas où quelqu'un serait assez indiscret pour ne pas tenir compte de cette prière, je ne désignerai personne par des noms propres.

. . . . . .

Mardi 16 décembre 1862

Je commence ce journal dans ma chambre, près de mon frère qui est malade, il a les ourles, je pense que ce ne sera rien. Je commence ce journal le 16 décembre, le finirai-je ?... Qu'aurai-je à y enregistrer ?... Graves questions. Je me fais à moi-même cette réponse : que la volonté de Dieu soit faite et tout sera pour le mieux. Je veux surtout

dans ce journal penser par écrit, c'est un moyen de réfléchir sérieusement sur les choses si sérieuses auxquelles on pense trop peu.

...

3 et 5 me parlaient de leur journal, j'ai vu quelques passages de celui de 4[1]. Je ne veux pas faire le mien comme ça, je m'y occuperai moins de ces petits incidents, de ces babioles de tous les jours, mais j'y causerai avec moi-même plus souvent de choses sérieuses que d'enfantillages, et je prie Dieu et la Sainte Vierge de le bénir.

. . . . . .

28 décembre 1862

L'autre jour, 3, 4 et 5 disaient devant moi qu'elles voudraient bien qu'après leur mort ou à la fin de leur vie, quand elles seront vieilles, on trouvât leur journal de jeune fille. Je suis bien loin de penser comme elles, j'espère au contraire que moi seule le lirai jamais, et je pense bien, si je ne meurs pas subitement, le mettre au feu moi-même lorsque je jugerai ma position désespérée. Quoi ! quelque indiscret viendrait lire mes plus secrètes pensées, blâmer mon style, rire de mes désirs de devenir bonne et pieuse ! Oh non ! je l'espère, si je savais que cela fût, je jetterais ce cahier au feu, et tout serait fini là.

. . . . . .

13 août 1863

Vraiment ! mon journal est d'un décousu ! Jamais je n'aurai de plaisir à lire ces bouts de ficelles rattachées. J'écris ce qui me passe par la tête, et si je pense à Brunette, j'écris Brunette.

. . . . . .

14 juin 1864

Je ne voudrais pas que ce journal fût lu. J'y mets le bien, rarement le mal. On me croirait bien meilleure que je ne suis, ce que tout le monde fait déjà. Je vais tâcher d'éviter ces mots, ces insinuations adroites, ces mille petites choses par lesquelles je sais si bien me faire valoir, avec un petit air humble qui est fort menteur.

. . . . . .

17 septembre 1864

Même dans son journal, pourquoi ne veut-on pas tout s'avouer à soi-même ? il y a beaucoup de petites faiblesses que je me reconnais mais qu'il me coûterait beaucoup d'analyser ici par écrit, quelqu'intime et secret que soit ce journal, il est du reste bien incomplet.

. . . . . .

1 Il s'agit de Gasparine (3), d'Hedwige (4) et d'Emma (5).

Dimanche 5 mars 1865

Il pleut, je n'ai guère envie de travailler, c'est le cas d'ouvrir ce pauvre journal si délaissé. Que dirai-je ? Si je voulais, je n'aurais que l'embarras du choix, mais je n'ai pas besoin de deux confidents, et je préfère l'amie, si digne et si distinguée, que Dieu m'a donnée, à ce pauvre cahier qui, s'il est discret, est aussi muet et ne peut ni répondre à mes questions, ni sympathiser à mes ennuis, à mes peines, à mes inquiétudes, à mes aspirations.

. . . . . .

24 septembre 1865

Sur Jeanne de Chantal a raison : écrire son journal est bien un peu affaire d'amour-propre, et le relire c'est se mirer, et quelquefois s'admirer en cachette. Mais je n'ai pas la vertu de Gasparine, et je ne renonce pas à mon journal malgré cette découverte[2].

. . . . . .

6 décembre 1865

Cher journal, tu n'es qu'un aperçu, un vingtième, un centième de moi-même, car je n'y inscris pas la centième partie de mes pensées, de mes impressions. Tu es une vue d'ensemble, ce qu'en dessin on appelle une "grande forme" de moi-même, et je l'avoue naïvement, je t'aime pour cela, et je tiens à toi. Je veux te continuer jusqu'à la fin de ma vie si cela m'est possible, et je crois que j'y trouverai du plaisir.

. . . . . .

Lundi 18 décembre 1865

Voilà comme j'aime à écrire mon journal, seule le soir au coin de mon feu, le cahier sur les genoux, l'encrier sur la cheminée et la lampe derrière l'épaule. Ma pendule me pousse doucement, car il est une heure que je ne dépasse pas, sur ma table sont les livres que je viens de quitter, volontiers ou à regret, mon piano semble frileux sous sa couverture de nuit, et enfin, perspective charmante pour une dormeuse comme moi, je vois mon lit entr'ouvert comme pour m'appeler et me montrer la place où je serai si bien tout à l'heure sous l'édredon de soie verte. (...) C'est un bon moment pour rêver, il fait bon laisser passer devant ses yeux les images, les souvenirs doux au cœur, faire des projets même irréalisables, entretenir avec ses aimés, par l'imagination, des conversations dont seule on fait les frais, et qu'il est si facile de conformer à ses secrets désirs. Il fait bon encore, et c'est peut-être ce que j'aime davantage, prendre la plume et se faire à soi-même les plus intimes confidences, fixer sur un miroir discret et fidèle les faits, les impressions, les souvenirs de la journée écoulée, de cette journée qui ne

---

2 Le journal de Gasparine, lui aussi conservé par ses descendants, ne dure effectivement que du 30 nov. 1862 au 30 nov. 1863. Sœur Jeanne de Chantal est une religieuse du pensionnat que fréquente Claire.

reviendra jamais, qui sera peut-être pour nous un remords, un regret, une consolation selon que nous l'aurons passée.

. . . . . .

31 août 1866

Voilà quelques soirs que je suis tellement lasse, tellement endormie, au moral et au physique, que je n'ai pas le courage d'écrire ce journal, et cependant c'est un très grand plaisir pour moi. Je tâcherai de me mettre à le faire à la fin de chaque journée. Je crois que cela vaut mieux. Je prends la plume alors encore animée, agitée, de mes impressions, elles parlent d'elles-mêmes : il peut y avoir un inconvénient, en ce sens qu'elles parlent toutes à la fois, et que je suis moins à l'aise que le lendemain pour choisir entre elles, émonder et réduire, mais c'est insignifiant ici, mon cher petit journal n'a pas d'autre prétention que d'être une chambre obscure où se fixent une série d'épreuves dont je fais une galerie, afin qu'au bout de quelques années je puisse me rafraîchir, me retremper dans ces souvenirs de jeunesse, et vivre de nouveau ces belles années qui se feront regretter malgré leurs soucis et leurs peines. Au reste, tout naturellement l'impression la plus forte parle le plus haut, les lois de la perspective s'observent d'elles-mêmes, chaque pensée prend sa place.

. . . . . .

17 septembre 1866

J'aime ce pauvre journal comme un être vivant et sympathique, mes peines journalières, petites ou grandes seraient pour la plupart si peu comprises autour de moi. Ces pages blanches m'écoutent patiemment, n'oublient rien, et sont tout à moi, sans aucune personnalité à opposer à la mienne. Leur silence, leur complaisance sont comme des signes qu'elles comprennent ce que je leur confie et qu'elles y sympathisent. Sitôt que je le veux, elles sont là. Enfin c'est un ami parfait que ce journal, il n'a qu'un tort qui peut-être est assez grave, celui de me disposer à l'égoïsme en ne mettant jamais que moi en scène.

. . . . . .

Dimanche soir, 30 juin 1867

Je pars dans deux heures[3]. Adieu donc, mon cher cahier. Demeure le confident fidèle de mes tristesses et de ma vie. Que les prières répétées que tu contiens demeurent vivantes, et soient sous les yeux de Dieu comme s'échappant sans cesse de mon cœur.

Demande-lui à chaque seconde de mon absence ce que je lui demande à cette heure, que mon retour soit complètement joyeux, et qu'à dater de ce moment j'aie enfin à te confier des espérances affermies, une bonne et douce vie s'approchant enfin, des impressions plus heureuses et plus satisfaites.

---

3 Claire va à Paris, à l'Exposition Universelle.

Adieu pour quinze jours, mon plus intime ami, tu es ce qui contient le plus de moi, c'est mon passé que tu représentes, tu es la partie de moi-même qui n'est plus, et je t'aime. Adieu pauvre cahier que j'ai fait l'écho, le dépositaire de tant de tristesses. Adieu, je te retrouverai avec plaisir.

Le tambour bat "Au champ" sous le quinconce où la procession est prosternée ; l'ostensoir dans les mains du prêtre bénit la foule et la ville. D'ici, je m'incline et je reçois cette bénédiction en me séparant de toi. Adieu, mon cahier.

. . . . . .

13 septembre 1867

Je commence seulement à m'habituer à ce petit papier, jusque-là je me sentais comme mal à l'aise dans son format mignon, habituée que je suis à mon cher grand cahier, offrant si débonnairement ses grandes pages à mes racontances peu variées[4]. Je le gribouille, je le noircis, je l'abîme, il est toujours aussi complaisant, aussi longanime. En somme il me rend service, dans le présent il me soulage, il ouvre une soupape à l'ébullition de ma cervelle, il reçoit le trop-plein qui me fatiguait ; pour l'avenir il prépare un *memento* de ces années difficiles toutes de tressaillements, de frissons et de soubresauts : tressaillements d'amour, frissons de craintes et de tristesse, brusque passage de la joie, des rêves d'avenir heureux, aux amertumes et aux découragements poignants. Il me rappellera si jamais je l'oublie ce qu'est la jeunesse, si merveilleusement pourvue de ressources, de courage, de vaillance, d'espoir, alors même qu'elle n'en croit plus avoir et qu'elle est convaincue que tout son être va succomber à l'épuisement ; il me rappellera ce que c'est que d'avoir vingt ans et de ne pas vouloir que jamais on eut autant aimé, autant lutté, autant souffert que l'on aime, que l'on lutte, que l'on souffre alors ; d'être aussi libérale d'opinion et de goût qu'intolérante de fait. Je me rappellerai en lisant ces pages que, raisonnable dans la forme, j'étais au fond une véritable enfant, capricieuse, fantasque, livrée pieds et poings liés à une imagination extravagante, pleine de bons sentiments, de bonnes résolutions, et ne sachant en soutenir aucune. Peut-être je sourirai, peut-être je pleurerai parce que ces années d'épreuve demeureront les meilleures de mon exil terrestre.

. . . . . .

Samedi 28 septembre 1867

J'ai quitté Jasseron cette après-midi pour coucher ici et passer la journée de demain à La Vavre. Pour être privée de ce cher gros cahier, je n'ai pas pu me résoudre à me passer de confident, et j'ai écrit chaque soir sur des feuillets détachés que je portais constamment dans un sachet sur ma poitrine afin d'être bien assurée qu'ils seraient à l'abri de toute indiscrétion.

. . . . . .

4 Format mignon : 10,7 x 13,7 ; grandes pages : 17 x 25,2.

Samedi soir, 16 novembre 1867

En avant la plume. C'est bien mauvais signe quand j'écris tant ici. Mais je ne puis dire à personne, absolument personne, ce qui est si intime, je ne puis m'en décharger qu'en faveur de mon journal. Quelquefois cette expansion me soulage, d'autres fois elle empire le mal, à tout hasard, j'essaie.

Ariane Grimm

BANANA

Jeudi 18 février 1982

Ah ! Enfin ! j'y suis à ce beau cahier de mémoires Banana. Je jubile d'écrire enfin sur ses petites pages décorées.

Je suis plus sûre de moi en ce moment que si j'avais commencé Banana un an plus tôt. Cela grâce à J.F.[5] mais je sens que je vais arrêter cette thérapie au plus tôt.

...

D'ailleurs je réalise que je baratine et baratine des tartines sur the Banana. L'inspiration me vient à flot. Je ne m'arrête pas d'écrire. Je fais le point sur the Banana ; sur moi-même.

...

Hé ! Hé ! Je suis satisfaite. Voici quelques pages que j'ai écrites comme ça avec beaucoup de conviction.

Enfin, Banana, je vais te quitter jusqu'à demain (suite des aventures avec Laurent au prochain épisode !).

. . . . . .

Lundi 22 février 1982

Cette putasse d'Odile console comme une petite nourrice gaga Mathias dès qu'une petite larme coule de ses yeux. A tout point de vue... même sentimentalement... Bon, je ne reste pas là-dessus. Au fait, je réalise : voyez tout ce que j'ai écrit. Franchement, j'en ai sur le cœur, et je pourrais écrire encore, encore...Demain, c'est mardi gras. Je vais seulement me maquiller.

Entre nous, je rédige pas mal, non ? Ah ! J'aime bien ce petit cahier de mémoires Banana. Je suis un peu plus soulagée. C'est plus net. Je suis seulement très contrariée, quoi.

---

5 "J.F.", l'analyste d'Ariane. "Grimm", sa mère. "Richard", son père, remarié à "Odile", dont il a eu un fils, Mathias, 8 ans.

Allez, bye, Banana.

. . . . . .

Jeudi 25 février 1982

En me promenant au Boul Mich aujourd'hui, j'ai vu un magnifique cahier de cinq cents pages en cuivre à 10 francs. Je n'ai pas hésité. Il sera mon prochain cahier de mémoires, surnommé Copper (cuivre).

. . . . . .

Dimanche 28 février 1982

...

Pour me marrer, je vais appeler Laurent : "L.", Éric : "E" et celui qui m'appelle Nathalie Wood : "N.W.". Et peut-être qu'il y aura encore plein d'abréviations, plein de mecs ! Et, sans me vanter, ces mecs sont les plus chouettes du bahut. Dire qu'ils veulent sortir avec moi ! Hi ! S'ils voyaient mon Banana !

C'est drôle, en écrivant sur the Banana, c'est comme si quelqu'un s'occupait de moi. Je reste branchée. Je m'emmerde quand même...

. . . . . .

Lundi 1er mars 1982

...

Je meurs de soif. Je bois tout le temps du lait. Ça ne me désaltère pas. Ça me dégoûte. Merde ! Cette conne de Grimm rentre toujours quand j'écris mon Banana. Elle croit que je me marre au lieu de bosser. Fff ! J'aimerais franchement être seule.

. . . . . .

Jeudi 4 mars 1982

...

J'ai terminé le "Journal" d'Anne Frank. C'est franchement chouette comme histoire. Je me sens misérable avec Banana à côté. Une chose me chagrine vraiment pour elle. Si je comprends bien, l'ignoble Gestapo l'a arrêtée en août 44 et elle est morte en mars 45. C'est-à-dire qu'elle est restée six mois et plus dans un camp de concentration, sachant son journal resté à l'annexe sous les yeux de tous, et ces deux ans, cloîtrée, n'ont servi à rien, elle, cette pauvre Anne pleine d'espoir ! Qu'a-t-elle pu penser ?

. . . . . .

Jeudi 15 avril 1982

Quelque chose me fait énormément de peine. Je pense seule, j'écris sur ce papier mes pensées seule et je change même d'avis ! Sur le papier, je suis vraiment seule... Dommage que je n'aie pas une meilleure amie pour tout lui confier (il faudrait qu'elle soit à la hauteur !). Déjà pour partager mes aventures avec les mecs, je n'en trouve pas ; alors pour discuter sérieusement de problèmes si graves, c'est impossible. Enfin si, c'est possible ! Il faudrait que je cherche dans les plus de 17 ans...

Bon, bye, mon petit Banana. Je me sens un petit peu plus soulagée. Je me sens mieux que si j'avais fait mon devoir de maths à rendre pour demain matin ! Je suis crevée ! Hé ! Hé ! Je voudrais rester avec toi, Banana.

Bon. Salut. I love you.

. . . . . .

Samedi 8 mai 1982

Today I've got 15 ans.

J'ai cassé avec Éric. Tout simplement parce qu'il n'a pas supporté que je ne le voie pas cet aprèm. Il est fou ! Il m'a raccroché au nez.

Pour Chiret, ça marche super. J'aimerais sortir avec lui... En fait, je me suis aperçue, il n'y a vraiment que sur ce Banana que je peux l'écrire, que je veux sortir avec lui. Je me l'avoue à peine car comme je sais qu'il ne veut pas, je ne peux supporter un refus, moi Ariane. Le refus me fait atrocement mal. Il me dévalorise.

Pour L., c'est un sacré bouffon. Il a pété mon walkman ; ça m'a foutu les glands devant tout le monde. Il m'énerve. Il a une gueule de con. Je ne pourrais pas sortir avec un gars qui m'exaspère autant.

Je ne sais pas si vous avez remarqué mais je parle en argot. C'est parce que je voudrais être super forte moralement. Je ne suis pas reconnue. Éric a cassé avec moi car je suis minable moralement... En fait on n'a pas vraiment cassé mais on se fait la gueule. De toute manière je l'exaspérais car je reportais toujours la date où on devait baiser. Plutôt que de prendre la pilule, il voudrait que je mette des "tarots", petite capote merdeuse à s'enfoncer. Moi, je n'ai pas du tout envie. Bo ! Tant pis !

. . . . . .

Mercredi 30 juin 1982

C'est terrible, quand j'écris mon Banana, je me sens toute mieux, légèrement consolée, et quand je reviens à la "réalité", je me sens triste comme avant, avec mon cœur brisé.

COPPER

Dimanche 18 juillet 1982

...

Papa est juste à côté de moi et je ne supporte pas les gens qui tournent autour de moi quand j'écris mon cahier. Je suis dans un état de solitude, de prise de conscience, de concentration, et je veux personne à mes côtés.

. . . . . .

Jeudi 22 juillet 1982

...

A part ça, je suis toujours aussi désespérée. J'ai compris pourquoi. Il faudrait une solitude absolue pour pouvoir inscrire tout ça, car quand j'écris, c'est une véritable thérapie. Je pleure, je pense, je souris (je ris pas), etc., je m'occupe de moi. C'est un terrible travail.

. . . . . .

Dimanche 8 août 1982

La vraie raison de mon déses est que je me casse chez Richard et que Grimm me hante, je crois.

Vraiment ce journal est formidable. Ce travail terrible à faire seule. C'est dingue. Et je suis fière d'y arriver à peu près. C'est tellement difficile. Quand je relis Copper, je suis étonnée de trouver des analyses, des choses aussi exactes. Je suis terriblement intelligente : pouvoir trouver tout ça à 15 ans.

Finalement, je préfère cette vie de patachon, pleine de hauts et de bas (souvent très bas !) et comprendre tout ça, qu'une vie peinard, sans problème, sans se poser de questions.

. . . . . .

Mardi 10 août 1982

...

Est-ce une idée ? Mais ce matin, j'écris très mal le français. Je n'arrive pas à exprimer mes pensées exactes. Dès que je vais mieux, je me sens revivre, et je dis des trucs moins sensés.

. . . . . .

Samedi 14 août 1982

...

Je ne parle que de mon déses sur Copper mais il n'y a que ça que je puisse dire sur moi. Si ça allait bien, je n'aurais pas besoin d'écrire juste pour exprimer ma joie de vivre.

J'ai relu l'histoire de mon espoir de vie avec les motos (mec qui vient pas), j'ai vibré, ça m'a fait du bien. Je suis intelligente, c'est vraiment dingue, mais je peux difficilement

sortir du déses. Il faudrait que je fasse une thérapie pour tout exprimer et ça me fait chier de recommencer. Je me croyais guérie.

. . . . . .

Lundi 16 août 1982

...

En ce moment, je m'emmerde et je profite pas de mes vacances. Je suis pressée de la rentrée. Enfin, ça m'angoisse un peu. Et puis, j'ai pas envie de bosser... Franchement, c'est débile ce que je note. Toujours la même chose. Il y a que Copper qui peut supporter.

. . . . . .

Mercredi 18 août 1982

...

Christina l'Allemande vient demain. Mon petit Copper chéri, I don't know if I'll write to you after. Je vais profiter de tout, c'est juré. Je souris d'avance. Ça va être chouette cette vie, hein ? Tu m'aides bien. Je serais morte sans toi, sans moi, sans mon intelligence. N'est-ce pas formidable de sortir tout seul d'une dépression nerveuse ?

. . . . . .

Jeudi 2 septembre 1982

...

Ah ! Petit Copper, que je suis contente de t'avoir trouvé. Je pourrais fumer, boire, me camer, prendre systématiquement du féca, plus jamais faire de sport, plus jamais t'écrire, mon chéri, et j'en serais au point du suicide ! Je ne me suiciderais pas mais je raterais mes études sans me fendre pour autant. Je deviendrais une pauv'fille.

Mon chéri Copper, j'écris, et avec courage je sors d'une torpeur gigantesque. Je fais face, j'affronte. C'est atroce. Je me bats. J'ai mon cœur brisé. Faudrait que j'éclate en sanglots, mon petit Copper, car depuis le cauchemar de Richard, il s'est rien passé. J'ai découvert moralement sur toi toutes mes pensées, mais physiquement, je n'ai pas lancé le cri du désespoir, j'ai pas chialé pendant une heure pour me vider. Je sens que j'en ai très envie.

Parfois, je me trouve tellement bien que je me dis : "Crache sur les mecs. Il te faut un dieu".

. . . . . .

Vendredi 3 septembre 1982

...

J'arrête pas de reprendre Copper pour raconter quelque chose dans la même journée. Je m'aperçois que cet amour est déjà fini. Ça me rend un peu triste. Bon, bien sûr, c'est moi qui écris, qui continue, mais... je vais quitter ce beau cahier de mémoires. C'est le plus intéressant de tous. Toutes ces analyses, ces sentiments, ces impressions.

Je vais pouvoir commencer "Pop-corn" pour la rentrée. Et je le répète, pour 10 francs, ce cahier est le meilleur remède pour le déses. Car je suis en bonne santé à part

ça. C'est mon courage et ma volonté de m'en sortir qui m'ont amenée à ce point. Grâce à mon petit Copper.

J'aime parler de mon passé avec mépris et dire : "J'étais... j'étais..." car en fait on est jamais sorti de son déses ! Ça me permet de me confier en me réconfortant, sans être humiliée ni tourmentée par la vérité, et de raconter très simplement, sans en rajouter, ni passer à la passoire, ce que je suis.

...

J'ai encore vachement de trucs à raconter. Je les dirai à Popcorn.

Mon petit Copper, je veux pas te quitter comme ça. (Ça me fait du bien d'imaginer une personne dans Copper. Ça devient plus sympa.)

Merci pour tout. Merci, Ariane. Je t'embrasse sur les lèvres, Copper.